44e ANNEE (5e SÉRIE) N° 47 24 NOVEMBRE 1927

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

Le Tricentenaire de Bossuet

Sommaire. — **I. Bossuet et la pensée laïque. — II. Quelques mots de biographie. — III. Revue de la presse. — IV. Un article du *Matin* — V. L'enquête du *Bien public* de Dijon ; nouvelles réflexions « laïques. » — VI. L'hommage de la haute critique contemporaine : Brunetière et Gustave Lanson. — VII. *Bossuet intime,* de M. Philippe Bertault.**

I. — Bossuet est à la mode. Le troisième centenaire de sa naissance lui vaut d'être, pour le moment, un sujet d'actualité. Il n'est guère de revue ni de journal qui n'en parle avec éloges. Des personnages notoires de la politique et de la littérature sont « enquêtés, » interviewés comme on dit, et ne marchandent point, religieux ou incroyants, l'expression de leur admiration sympathique. A l'inauguration du *Musée Bossuet* [1] à Meaux, la mémoire du grand évêque vient de recevoir un hommage, en fort bons termes, de la part de M. Herriot, esprit délié et fin lettré, que les brouillards de la politique n'empêchent point d'apercevoir et de saluer le génie littéraire là où il le rencontre. De même, M. Poincaré, qui faisait récemment appel à l'autorité « nationale » de Bossuet devant la Chambre. Et des fêtes commémoratives se préparent à Paris, à Dijon, à Metz, à Condom, à Meaux, à Versailles, etc.

Bossuet, pourtant, n'est pas populaire ; il ne l'a pas été de son temps et sans doute ne le sera jamais. Il a trop le dédain des procédés qui séduisent la sensibilité pour « charmer » son lecteur, pas plus qu'il ne charmait autrefois ses auditeurs. Il plane trop haut dans la sphère des idées pour que le vulgaire se plaise à l'accompagner dans son vol.

On ne lit guère Bossuet. L'a-t-on jamais beaucoup lu ?... Combien s'extasient devant sa gloire, proclament ses transcendantes supériorités, citent avec emphase tels de ses mots célèbres passés en lieux communs, qui n'ont jamais eu avec lui d'autre contact que celui des *Morceaux choisis* de leur jeunesse ou la préparation des « auteurs du baccalauréat, » pour ne rien dire de tant d'autres qui n'ont fait tout simplement qu'en entendre parler !

Son œuvre est immense ; seule, dans notre littérature française, celle de Voltaire la dépasse ; encore ne l'avons-nous point tout entière ; il y manque des pièces de sa *Correspondance* et aussi le *Panégyrique de Saint Augustin*, l'*Oraison funèbre d'Anne d'Autriche*, etc. Il n'en a publié qu'une faible partie ; le reste a été imprimé au cours du XVIIIe siècle, et plus récemment encore.

Il a échoué dans ses plus grandes entreprises : l'éducation du Dauphin, l'affaire du gallicanisme, la réunion des Protestants ; et, s'il a triomphé de Fénelon, sa victoire n'avait rien qui pût lui attirer les sympathies de l'opinion publique.

Il a bataillé toute sa vie et porté de terribles coups à ses ennemis. Nul n'a plus audacieusement que lui, du haut de sa majesté sacerdotale, flagellé la superbe des grands, secoué les « libertins, » comme on disait alors, les incrédules, les protestants, les faux mystiques, les gens de théâtre.

Vivant, à la cour, il n'a jamais été courtisan. Louis XIV, qui avait pour lui plus d'estime que de confiante amitié, s'est incliné d'instinct devant sa maîtresse intelligence, devant le prestige surnaturel de son autorité doctorale, et c'est tout : le précepteur du Dauphin n'a point connu ce comble de faveurs que les rois réservent d'ordinaire aux fidèles serviteurs de leur entourage.

Voilà donc un homme qui ne doit rien aux grands de la terre, rien à la protection d'aucune des puissances de ce monde qui font les bruyantes renommées, et qui pourtant s'est conquis, dès son vivant, une place d'honneur, en toute première ligne, qu'il a gardée et gardera toujours, universellement incontestée, parmi les plus grands génies de l'humanité. Comment expliquer cela, et que, de nos jours de foi décadente, il soit encore en France honoré par l'élite des penseurs, même incroyants, comme une très grande gloire nationale ?

L'explication tient en deux mots. Tout esprit cultivé et sincère qui lit Bossuet est malgré lui subjugué par la droiture vigoureuse de sa raison et la puissance de sa doctrine.

Tout comme le bien pour la volonté, le vrai est le lieu naturel d'attraction de l'intelligence humaine, son centre d'oscillations, sa nourriture

[1] Ne pas confondre... Il y a à Meaux deux « musées Bossuet » : le musée *municipal*, dit tout court *Musée Bossuet*, et le musée *catholique*, organisé et dirigé par Mgr Laveille, auquel, pour le distinguer de l'autre, on a donné le nom de *Musée des Amis de Bossuet*. C'est le premier qu'a inauguré M. Herriot ; il est de fondation récente et contient, jusqu'à présent, assez peu de choses. L'autre est plus riche. Le touriste, le « bossuétiste » surtout, peut visiter les deux ; mais, en tout cas, il ne doit pas négliger le pèlerinage, plus pieux et instructif, au *Musée des Amis de Bossuet*.

propre, son objet et son terme. En dépit des résistances du cœur et des fuites de la liberté, l'esprit n'arrive jamais à se dérober entièrement à l'emprise de la vérité qui passe ; il en reste, quoi qu'il en ait, momentanément au moins, ébloui quand elle s'offre à lui dans toute la sincérité de son éclat. Et le grand art, disons plutôt la force irrésistible de Bossuet, c'est de présenter la vérité à ses auditeurs et à ses lecteurs dépouillée d'artifices littéraires, dans toute la splendeur native de sa nudité.

A d'autres la préoccupation de « relever » le tableau par le décor du cadre : le tableau est tout pour Bossuet ; du cadre il n'a cure ou ne le subit que dans la mesure où il lui est strictement indispensable et ne nuit point, par ses propres couleurs, à la contemplation exclusive de la peinture. Ce n'est pas qu'il manque d'imagination ni que sa langue soit gênée d'aucune indigence ; à part Rabelais et Victor Hugo, il n'y a point, dans notre littérature, d'exemple d'une aussi prodigieuse fécondité verbale. Mais Bossuet est avant tout un intellectuel, une raison qui raisonne, une pensée toujours à l'étroit dans sa langue. Chez lui l'idée crève le mot. Ses manuscrits sont criblés de ratures et de corrections ; c'est qu'il a peine à trouver le terme où sa pensée sera à l'aise. Dans le choix des mots, dans la succession des périodes, dans l'agencement général du discours, il n'a aucun souci de plaire ou de déplaire : à peine même songe-t-il à son auditeur. Il n'a de souci que de faire éclater la vérité, et de littérature qu'au service exclusif de la vérité. Au point de vue des effets pratiques immédiats de son éloquence, c'est peut-être un défaut, et son impopularité en est la preuve, — mais défaut combien magnifiquement compensé par tout ce que cette façon honnête, quelque peu hautaine, si l'on veut, de penser et de parler lui assure de prestigieuse autorité sur les esprits d'élite, simplement droits, que n'aveugle pas le parti pris de fermer les yeux à la lumière, à la beauté de l'idée pure, à l'attrait transcendant du vrai, du beau et du bien !

Bossuet n'a rien écrit en vers, ou plutôt, l'on n'a de lui que quelques vers, d'ailleurs assez médiocres. C'est qu'il n'était pas homme à ligotter sa pensée dans l'esclavage de la rime, du mètre et de l'épithète. D'aucuns en ont conclu qu'il n'était pas poète. Quelle erreur, quelle ignorance, ou quelle sottise ! Si la poésie pure est l'élévation de l'âme vers Dieu, son origine, sa vie et sa fin, quel orateur, quel écrivain, à part S. Paul, nous a plus que lui rapprochés de Dieu ? Et qui donc a autant rapproché Dieu de l'humanité ? Où trouver plus haute et plus intense poésie que celle qui resplendit dans l'ensemble de son œuvre ? Le lyrisme de Victor Hugo, le plus grand lyrique de nos poètes et peut-être de tous les poètes, est un lyrisme sonore, tout de sensibilité et d'images. Le lyrisme de Bossuet est un lyrisme d'intelligence, de foi et de raison, qui dépasse l'autre de toute la différence qui fait la supériorité de l'esprit sur le corps, du raisonnement sur l'imagination, de la vérité qui demeure sur l'émotion qui passe, de l'éternité sur le temps.

Le *Discours sur l'histoire universelle* — pour ne citer que celui-là — n'est pas un cours d'histoire, c'est entendu, mais la philosophie et la théologie de l'histoire. Est-il, même parmi les incroyants avertis et sincères, un lecteur attentif qui se refuse à admirer la majestueuse poésie qui se dégage de cette incomparable synthèse, douée d'ailleurs par elle-même du privilège d'être vraie autant qu'elle est belle ; et c'est par où, malgré tout, par tout ce qui s'y trouve de forte raison à l'appui des considérations de la foi, qu'elle fait si profonde impression sur les laïques, même incroyants, même sur les plus libres penseurs d'entre eux.

Serviteur passionné de sa foi, Bossuet a été cela, et rien que cela. Le Dauphin aurait sans doute trouvé plus d'agrément à un *Télémaque* ou à des *Fables* qu'à la *Politique tirée de l'Ecriture Sainte* ou au *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*. Bossuet ne l'a pas entendu ainsi. Prêtre avant tout, et toujours, en tout, il n'a pas écrit une seule page profane dans son œuvre entière. La foi en est toute la sève ; elle y circule à pleins bords ; la raison aussi, et l'on ne sait parfois ce qu'il y a de plus prédominant, de plus impressionnant, même dans une *Oraison funèbre* ou un *Sermon* même dans les *Elévations sur les Mystères* ou les *Méditations sur l'Evangile*, des affirmations de la foi ou de l'éclat qu'elle projette sur les énergiques arguments de la raison ; car Bossuet ne cesse jamais d'être « rationaliste » au sens, non pas moderne, mais étymologique du mot, et c'est précisément en quoi il plaît aux laïques et aux libres penseurs, incapables d'apprécier le degré supérieur de beauté qu'ajoute la théologie à toutes les richesses naturelles de son discours.

Il se peut qu'un *Sermon* de Bossuet n'aille pas, chez le pécheur ou l'incroyant, tout de suite droit au cœur ; mais il sait toujours — et c'est avant tout son but — trouver le chemin de l'esprit ; il le force à réfléchir, il le secoue, l'irrite, le terrasse, et tout au moins lui laisse au flanc, si l'on peut dire, l'aiguillon du doute, qui dans les âmes de simple bonne volonté ouvre la voie aux influences efficaces de la grâce de conversion ; et si le pécheur s'obstine à s'y dérober, il reste quand même troublé des vigueurs de cette raison, frappé des magnificences de cette puissante doctrine.

Et voilà pourquoi, dans le monde laïque, la mémoire de Bossuet vivra tant qu'il s'y trouvera des intelligences d'élite pour la sauver, dans ce monde-là, de l'oubli où dorment tant de génies auxquels a manqué la consécration de la popularité ; voilà pourquoi encore, malgré son titre de « Père de l'Eglise » que lui décernait de son temps La Bruyère, Bossuet est pour la France une gloire nationale ; pourquoi, enfin, ces jours-ci encore, à l'occasion de son tricentenaire, maints hommages,

venus de tous les horizons de la pensée, se groupent dans un accord unanime pour raviver la flamme de son souvenir.

N'ayant pas le moins du monde l'intention d'esquisser ici un panégyrique de Bossuet, nous ne pouvions songer à détailler maints autres traits brillants de sa géniale physionomie, pas plus que nous n'avions à relever telles défaillances, telles ombres au tableau — d'ailleurs fort exagérées par ses ennemis, car il en a eu et il en a encore — qui sont loin de lui donner du lustre. Nous ne voulions que considérer l'œuvre de Bossuet dans ses rapports avec la *pensée laïque*.

Il va sans dire que nous avons encore, nous prêtres, d'autres et de meilleures raisons de l'admirer et d'en vivre. Point donc n'était besoin de dire — ce que chacun sait — pourquoi son culte aura toujours chez nous des fidèles. Tout au plus nous permettrons-nous, en si opportune occasion, d'affirmer respectueusement à bon nombre de nos confrères qu'ils auraient grand intérêt à le fréquenter davantage : à quoi nous voulons espérer qu'ils se sentiront encouragés par les suggestions et les bons exemples de la présente *Causerie*, où nous n'avons, à dessein, entendu recueillir que l'hommage de la « pensée laïque » actuelle à Bossuet.

Quelques mots de biographie d'abord, pour rappeler à grands traits les particularités les plus saillantes de la vie de Bossuet.

II. — Bossuet, né à Dijon le 27 septembre 1627, d'une bonne et ancienne famille bourgeoise de magistrats et de parlementaires, y fut élevé au milieu des livres et dans la bibliothèque domestique. Son père, entré, en qualité de doyen des conseillers, au Parlement de Metz, laissa ses enfants aux soins d'un frère qui était conseiller au Parlement de Dijon. Le jeune Bossuet, qui demeurait dans la maison de son oncle, suivait ses classes au collège des Jésuites de la ville.

Il se distingua de bonne heure par une capacité surprenante de mémoire et d'entendement : il savait par cœur Virgile, comme un peu plus tard il sut Homère. Mais le livre par excellence qui détermina bientôt le génie et toute la vocation de Bossuet, et qui régla tout en lui, fut la Bible. On raconte que la première fois qu'il la lut, il en fut tout illuminé et transporté.

Bossuet fut de bonne heure destiné à l'Eglise : tonsuré à l'âge de huit ans, il en avait treize à peine quand il fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale de Metz.

Envoyé à Paris (1642) pour y faire ses études de philosophie et de théologie, il resta dix ans au collège de Navarre. A 16 ans il soutenait brillamment une thèse (tentative) devant un auditoire nombreux et plusieurs évêques. De cette époque datent ses tout premiers essais de prédication. On sait que, introduit à l'hôtel de Rambouillet par le marquis de Feuquières qui avait connu son père à Metz, et qui étendait sa bienveillance sur le fils, le jeune Bossuet y fut conduit un soir pour y prêcher, fort tard, un sermon improvisé. Voiture était parmi les auditeurs : « Je n'ai jamais entendu, dit-il, prêcher ni si tôt ni si tard. » En se prêtant à ces singuliers exercices et à ces tournois où l'on mettait au défi sa personne et son talent, il ne paraît pas que Bossuet en ait été atteint en rien dans sa vanité, et il n'y a pas d'exemple d'un génie précoce ainsi loué, caressé du monde, et demeuré aussi parfaitement exempt de tout amour-propre et de toute coquetterie.

Guidé par le grand-maître de Navarre, Nicolas Cornet, il subit avec éclat les épreuves des grades ; sa thèse de bachelier était dédiée à Condé qui vint assister et prendre part aux discussions (1648). Sous-diacre en 1649, diacre en 1650, il soutint ses thèses de licence, mais n'eut que le second rang ; le premier fut donné à l'abbé de Rancé, qui resta son ami. Il reçut le bonnet de docteur en Sorbonne et fut ordonné prêtre en 1652, puis, trois mois après, nommé archidiacre de Sarrebourg.

C'est alors qu'il quitta Paris pour se fixer à Metz où il resta jusqu'en 1659. De ces sept années de recueillement et de labeur personnel acharné l'on peut dire qu'elles furent, non pas la plus brillante, mais, à un certain point de vue, la plus importante période de sa vie. Il put ainsi, en effet, parachever à loisir sa formation intellectuelle par l'étude approfondie des philosophes, des théologiens et des Pères, surtout de ses deux maîtres préférés : S. Chrysostome et S. Augustin. Ce furent là aussi ses débuts dans les fonctions pratiques du saint ministère : prédications, confessions, directions, administration pastorale, quelque chose, en un mot, comme une sorte de « scolasticat » préparatoire, sans qu'il s'en rendît compte, aux grandes œuvres futures de sa vie publique de docteur, d'orateur, d'apologiste, de polémiste et d'évêque.

Il faut relever ici une particularité que ses biographes, sauf Brunetière, n'ont généralement pas mise en relief. En raison du voisinage et de l'appui moral de l'Allemagne, les protestants, plus nombreux, plus libres, étaient aussi plus agressifs à Metz qu'en aucune autre ville du royaume, et la moitié du territoire qui dépendait de l'archidiaconé de Sarrebourg n'était presque peuplée que de luthériens. D'autre part, Metz était alors la seule ville de France où les juifs eussent une existence légale et une condition juridique ; aussi y pullulaient-ils en grand nombre.

On ne s'étonnera donc pas que ces deux circonstances aient vivement stimulé le zèle charitable de Bossuet, et que son attention se soit naturellement tournée vers les matières de controverse et d'apologétique ; qu'il ait, par conséquent, tout d'abord aperçu la double nécessité d'établir contre les juifs la vérité de la religion chrétienne, et de prouver contre les protestants l'autorité de la tradition catholique ; et ainsi, dès l'époque de Metz, qu'il ait arrêté comme le programme de l'œuvre capitale et continue de toute sa vie. Si la controverse et l'apologétique, ainsi que la discussion du

dogme, tiennent partout chez lui, et jusque dans ses *Sermons,* la large place que l'on sait ; si les juifs dans son *Discours sur l'histoire universelle,* et ailleurs, lui sont un perpétuel objet de préoccupation et d'inquiétude, comme à Pascal dans ses *Pensées,* c'est aux juifs de Metz qu'il le doit ; et aussi c'est à Metz qu'ayant pu mesurer la force du protestantisme, il ne vit rien de plus urgent, dans l'état de l'Europe chrétienne, que de consacrer toutes les siennes à entreprendre de le combattre et de le convertir.

Le grand rêve ou la chimère de Bossuet, pendant soixante ans, ç'a été de réconcilier les protestants avec les catholiques, et, dans l'Europe du XVIIe siècle, de détruire l'œuvre déjà presque séculaire de Luther et de Calvin. Il y songe dès l'époque de Metz, et déjà prépare son *Histoire des Variations.* Il y a songé toujours, et l'on peut dire que l'affaire de la *Réunion* a été sa préoccupation dominante jusqu'à la fin de sa vie.

Ceci posé, et rien n'est historiquement plus certain, il est permis de penser que cette sorte de « hantise » n'a pas été étrangère aux motifs qui l'ont amené à jouer le rôle que l'on sait à propos de la fameuse *Déclaration de 1682.* Gallican, Bossuet l'était assurément, comme l'était le clergé français de son temps, par atavisme et influence du milieu. Mais il était fort théologien aussi, et certainement capable de ne pas confondre dans son for intérieur le gallicanisme théologique avec le gallicanisme politique, et de distinguer dans celui-ci la théorie du pouvoir indirect des Papes sur le temporel des rois, d'avec la théorie prêtée alors gratuitement aux « ultramontains, » d'après laquelle le Pape serait à ce point maître absolu d'un roi qu'il pût, comme il le dit lui-même, « par un décret lui ôter son royaume. » *(Corresp.,* Lettre du 1er déc. 1681).

Or, les protestants faisaient grand état de cette prétendue doctrine du Saint-Siège pour en tirer une objection capitale, insurmontable à la *réunion.* Bossuet était tout le premier persuadé que *rien ne pouvait apporter un plus grand obstacle à la conversion des rois hérétiques ou infidèles (Ib d.).* Dans ces conditions il est permis de croire que Bossuet eût hésité davantage (car il a hésité) à souscrire la *Déclaration du Clergé de France,* s'il n'avait pas été impressionné par la perspective du profit qu'elle apporterait à l'œuvre favorite de toute sa vie, à la grande cause de la « réunion » des protestants avec l'Eglise catholique. Si ce n'est pas une excuse, c'est peut-être une explication atténuante. Mais revenons à l'histoire.

Le bruit des conversions qu'il opérait, et le retentissement de ses premiers *Sermons* prêchés à Metz étendaient d'année en année la réputation de l'archidiacre de Sarrebourg. Sur l'appel de S. Vincent de Paul, dit-on, il vint à Paris (1659) où déjà il avait prêché en plusieurs circonstances solennelles. Il y resta dix ans. C'est la grande « période oratoire, » au cours de laquelle il donna en *Carêmes, Avents* et discours de circonstance la plupart des *Sermons* et *Panégyriques* qui nous restent de lui, et aussi quelques-unes de ses *Oraisons funèbres.* Nommé alors évêque de Condom, il se crut presque aussitôt obligé de donner sa démission pour se consacrer entièrement à l'éducation du Dauphin, que venait de lui confier la faveur de Louis XIV, fonction qu'il remplit pendant une nouvelle période de dix ans (1670-1680), au bout de laquelle il fut promu à l'évêché de Meaux, tout en gardant le titre de premier aumônier de Madame la Dauphine, épouse de son ancien élève.

Pendant le cours de son préceptorat, Bossuet composa pour le Dauphin un catéchisme, des prières, des instructions sur la première communion, un abrégé de grammaire latine, une *Logique,* des tables de chronologie, des résumés historiques etc., mais surtout le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même,* la *Politique tirée de l'Ecriture Sainte,* et le *Discours sur l'histoire universelle.* C'est aussi de cette époque que date la publication de l'*Exposition de la doctrine catholique* (1671), dont la lecture, en manuscrit, avait largement contribué à la conversion de Turenne (1668).

A la cour Bossuet conserva ses habitudes sacerdotales et ses goûts pour l'étude. Il contribua par ses exhortations et par ses lettres à fortifier le courage de Melle de La Vallière convertie, et en 1675 prêcha le sermon pour la profession de l'illustre pénitente. Les efforts de son zèle eurent moins de succès auprès de Mme de Montespan, mais il sut toujours parler avec une liberté digne des Pères de l'Eglise. Il entra à l'Académie en 1671.

Avec la fin de son royal préceptorat et sa nomination à l'évêché de Meaux, commence la troisième et dernière période de sa vie, beaucoup plus mélangée et agitée que les précédentes. Notons, parmi les événements qui l'ont plus particulièrement illustrée :

1o Le rôle regrettable de Bossuet dans l'affaire des 4 fameux articles de la *Déclaration* du Clergé de France (1682), où l'éloquence hors pair de son *Sermon sur l'unité de l'Eglise* n'a point suffi pour laver la tache « gallicane » qui jette une ombre fâcheuse sur l'éclat de sa mémoire ;

2o Sa retentissante controverse avec Fénelon à propos du *Quiétisme,* terminée, comme l'on sait, par la condamnation de l'archevêque de Cambrai ; controverse menée par Bossuet avec une âpreté, une violence même parfois, qu'on peut lui pardonner en raison des écrits et dissertations théologiques qu'il a composés à cette occasion, parmi lesquels reste en première ligne sa célèbre *Instruction sur les états d'oraison ;*

3o La continuation de sa polémique avec les protestants, qui nous a valu, entre autres écrits restés célèbres, sa fameuse *Histoire des variations des églises protestantes* (1690) que de bons juges considèrent comme son principal chef-d'œuvre, comme le monument le plus parfait de la littérature française ; à l'*Histoire des Variations* il faut

joindre, comme pièces aussi de tout premier choix, les six *Avertissements* qui en sont la suite et le commentaire apologétique ;

4° Son intervention dans l'affaire du jansénisme, à propos surtout du *Cas de conscience ;* quoiqu'il y ait gardé toujours une attitude correcte au point de vue doctrinal, l'histoire n'a pas réussi à dissiper l'équivoque dont souffre sa mémoire sur ce point-là, en raison de sa sympathie pour les tendances morales sévères du jansénisme et de ses relations amicales avec certaines célébrités jansénistes de son temps.

5° Notons encore, à titre d'œuvres diverses appartenant à cette période : la controverse de critique biblique avec l'oratorien Richard Simon ; les *Maximes sur la Comédie* (1694) ; ses dernières *Oraisons funèbres* (Marie-Thérèse, la princesse Palatine, Michel le Tellier, le prince de Condé) ; et surtout deux de ses plus beaux chefs-d'œuvre : les *Elévations sur les Mystères* et les *Méditations sur l'Evangile*.

A quoi il faudrait ajouter la multitude de ses œuvres proprement « pastorales, » car l'immense labeur de son activité dispersée en tant de sujets différents ne l'empêcha point de donner à Meaux, comme d'ailleurs pendant tout le cours de sa carrière, l'exemple d'une vie sacerdotale exemplaire, et d'y laisser le souvenir d'un épiscopat remarquable par l'ardeur et la fécondité de son zèle [1].

Bossuet est mort à Paris le 12 avril 1704.

III. — Faisons rapidement, en compagnie de la *Vie catholique* (1er oct. 1927), le tour de la presse.

Brunetière se réjouirait : Bossuet a retrouvé, à propos du IIIe centenaire de sa naissance, la grande « actualité. » Si difficile qu'il soit de dire du nouveau sur ce grand homme et de parler pertinemment d'une œuvre qui n'est guère sujet de chronique, les journaux nous apportent à peu près tous leur hommage à l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle*.

A mettre d'abord tout à fait à part un article de M. Georges Goyau dans le supplément littéraire du *Figaro* sous le titre : *Un historien de Dieu*. Le mot est typique, fort bien trouvé et brillamment justifié par l'auteur. Citons seulement le début :

« L'histoire de Dieu ! Il semble que ces deux mots jurent ensemble, et que ce soit une gageure que de vouloir plier l'éternité aux lois du temps, en soumettant à des vicissitudes historiques ce qui est souverainement immuable. L'audacieux génie de Bossuet, sans reculer devant cet apparent paradoxe, a conquis une place royale dans le domaine de la pensée religieuse parce qu'il s'est fait l'historien de Dieu.

Il n'ignorait ni le mot de S. Thomas : « Dieu est l'inconnu, » ni la phrase de S. Paul sur l'altitude et la profondeur des conseils divins. Il avait l'intuition de l'ineffable, le sens du mystère. Sa raison n'était jamais plus joyeuse que lorsqu'elle s'humiliait devant une barrière, sa parole jamais plus sublime qu'aux instants où, voulant répercuter « ce que l'oreille humaine n'a point entendu, » elle avouait défaillir. Oui, certes, il le savait : entre Dieu et notre dialectique il y aura toujours quelque voile ; et néanmoins, dans un certain sens qui n'a rien de contraire à la métaphysique thomiste, il osait sur la couverture d'un livre parler de la « connaissance de Dieu. »

En ce livre-là on retrouvait les avenues qu'avait ouvertes Descartes à tous les « honnêtes gens » du XVIIe siècle, aux Précieuses non moins qu'aux clercs ; et Mgr le Dauphin, s'il prit la peine de feuilleter et de comprendre, put, au terme de ces avenues, recueillir la connaissance promise comme une récompense du bon usage de la raison.

Dans l'*Echo de Paris*, un article de M. François Duhourceau sous ce titre : *Bossuet conciliateur*. Rapprochant cet anniversaire de celui du Romantisme, il écrit :

« Le rapprochement de cette double commémoration ne pourrait-il pas nous aider à conclure enfin un traité de paix durable entre classiques et romantiques ? »

Dans l'*Echo de Paris* encore, M. Louis Madelin met en relief le caractère *national* du génie de Bossuet et le défend contre les accusations de courtisanerie.

Dans les *Nouvelles littéraires* et dans l'*Avenir*, M. Léon Treich fait un résumé élogieux de sa carrière.

Au *Gaulois* M. Henry Bordeaux rappelle les jugements de Sainte-Beuve sur Bossuet, écrits en réponse à un portrait qu'en avait fait Lamartine.

Dans le *Matin* M. Joseph Bouteyre célèbre la mémoire de « notre plus grand écrivain en prose. » (Ci-dessous, IV).

La *Croix* rappelle avec le *Figaro* un curieux souvenir de guerre. La Maison Desclée, de Bruges, ayant voulu réimprimer en 1915 les *Œuvres oratoires* de Bossuet, dut les soumettre à la censure allemande qui, sans vergogne, « caviarda » un passage sur « l'ambition dévastatrice des conquérants » ! [1]

M. C.-G. Amiot a publié sur Bossuet dans la *Revue hebdomadaire* du 24 septembre une étude particulièrement remarquable.

Le *Times* a donné un grand « éditorial » sur le centenaire de Bossuet.

A la *Revue des Deux Mondes*, M. Alfred Rebelliau donne une magistrale étude sur *Bossuet et les débuts de Louis XIV*. La première partie : « l'appel au Roi » (Carême 1662) est un tableau de ce qu'étaient la France et la Cour lorsque Louis XIV prit le pouvoir. M. Rebelliau montre comment Bossuet sut présenter une prédication hardie et déjà sévère en faisant appel aux meilleurs sentiments du Roi contre ses trop vifs entraînements.

[1] Voir là-dessus un article de M. Paul Lesourd dans *Les Lettres* du 1er novembre 1927.

[1] Voici le passage du *Sermon sur l'Ambition*, où la censure allemande a deviné que Bossuet faisait irrévérencieusement allusion à la personne de Guillaume II :

« Cette noble idée de puissance est bien éloignée de celle que se forment dans leurs esprits les puissants du monde. Car, comme c'est le naturel du genre humain d'être plus sensible au mal qu'au bien, aussi les grands s'imaginent que leur puissance éclate bien plus par des ruines que par des bienfaits : de là les guerres, de là les carnages, de là les entreprises hautaines de ces ravageurs de provinces que nous appelons conquérants. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ne sont sur la terre que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée ; aussi Dieu ne nous les envoie-t-il que dans sa fureur. Leurs victoires font le deuil et le désespoir des veuves et des orphelins ; ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique : et c'est par là qu'ils font paraître leur toute-puissance. »

Dans la *Revue générale* de Bruxelles, Mgr Schyrgens fait un véritable portrait : *Jacques-Bénigne Bossuet,* où il retrace ses origines, ses débuts et les principales phases de sa carrière, avec les traits majeurs de son génie.

M. Hubert Colleye remarque, dans la *Métropole* de Bruxelles, que « ni la pensée de Bossuet, ni l'expression de cette pensée n'ont vieilli ; que Bossuet demeure une des ressources de l'esprit humain et l'une de nos gloires les plus actuelles. »

Citons enfin, en bloc, des articles élogieux d'un anonyme dans la *Revue des Jeunes,* de M. l'abbé Aigrain dans la *Croix des Deux-Sèvres,* de M. Darfeuille dans l'*Echo de Limoges,* de M. Ch. Urbain *(Bossuet et les Sciences)* dans la *Vie catholique,* etc., etc.

C'est partout, plus ou moins longuement motivée, la même note d'admiration sympathique. Vu leur importance et leur qualité, nous nous arrêtons ci-dessous aux articles du *Matin* et du *Bien public* de Dijon.

IV. — Le *Matin* ne passe point pour un journal religieux. On est d'autant plus agréablement surpris de trouver dans ses colonnes (25 sept. 1927) un fort bel hommage à Bossuet, sous le titre : *Nos gloires du Grand Siècle ;* et ce n'est pas un banal entrefilet de quelques lignes, mais tout un excellent article, dû à la plume de M. Joseph Bouteyre, secrétaire général de la Société des officiers de complément. Il y a là de belles réflexions que nous aimons à recueillir au passage, réserve faite de certaines nuances légères d'incorrection théologique dans l'expression, que nos lecteurs sauront apercevoir, et facilement pardonner à l'auteur de ce généreux salut à Bossuet.

Nous citons :

Comme jadis S. Bernard, dernier des Pères de l'Eglise et sublime prêcheur de croisade, comme plus tard Lacordaire, romantique et inégalable orateur de Notre-Dame de Paris, c'est à Dijon, capitale de notre Bourgogne aux vins généreux, que naquit Bossuet le 27 septembre 1627. L'Aigle de Meaux, comme l'ont appelé ses contemporains, était donc de onze ans l'aîné de Louis le Grand, dont il ne vit pas le déclin, puisqu'il est mort onze ans aussi avant le roi, qu'il aima et admira, sans jamais être courtisan. De 1660 à 1704, le grand évêque et le grand roi ne se perdirent jamais de vue, se comprenant et s'appréciant à l'envi l'un l'autre. Lorsque, dans sa controverse avec Fénelon, Rome eut enfin donné raison à Bossuet, Louis XIV, après l'avoir félicité, lui demandait :

— Qu'eussiez-vous fait si j'avais été de vos adversaires ?

— Sire, j'aurais crié cent fois plus fort, répondit l'évêque.

Toute la grandeur d'une époque se laisse apercevoir dans une telle réplique.

Pour tous ceux que pourrait étonner encore l'évocation d'une gloire dont, sur la foi de maîtres à l'esprit insuffisamment critique, ils crurent les feux éteints et la majesté désuète, le centenaire d'aujourd'hui doit signifier que Bossuet a laissé une œuvre impérissable.

Dans la maison même où il vécut, à Meaux, l'on inaugurait, il y a deux mois, un *Musée Bossuet* en présence du ministre de l'Instruction publique. M. Herriot voulut saluer « avec respect, » comme « en toute liberté, » la mémoire de l'illustre penseur.

Peu de jours avant, à la tribune de la Chambre, M. Poincaré citant une vigoureuse expression de haute raison française, la rapportait à son auteur en disant : « Un de nos maîtres, qui se nommait Bossuet... »

Académicien, comme l'est M. Poincaré, Bossuet fut, ainsi que M. Herriot, docteur en Sorbonne. Pourtant, en 1904, ce fut, non pas le bicentenaire de sa mort, mais le centenaire de Kant, docteur de Kœnigsberg en Prusse, que la Sorbonne voulut célébrer en grande pompe !

Le culte des maîtres de chez nous revient actuellement en faveur. Nous venons justement de célébrer le centenaire du romantisme, et nous relirons donc Bossuet « en toute liberté. » Pour peu que nous ayons la tête bien faite, nous y prendrons un plaisir extrême, car il est tout simplement, de l'aveu général, notre plus grand écrivain en prose, et dans son œuvre énorme et si variée il y a de quoi satisfaire au goût de chacun.

On a reproché à l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle* d'avoir ignoré la Chine et la civilisation hindoue : autant vaudrait le critiquer de n'avoir prévu en son XVIIe siècle ni les avions ni la T. S. F... Mais ceux qui ont risqué cette impertinence avaient leur dessein de ruiner, au nom d'une érudition fraîche et légère, le crédit d'une histoire à leur gré trop religieuse. Renan a écrit quelque part que « la peinture par masses est le grand procédé de la Providence ; » c'est également celui de Bossuet, pour qui les détails n'ont de prix que par rapport à l'ensemble.

Il voyait grand, et sa religion, sincère et haute, a ce caractère assez rare d'être de l'esprit autant que du cœur. Ni fanatisme ni superstition ; rien de la rigueur janséniste et rien d'un mysticisme équivoque : de la foi, de la raison, de la charité, de la sympathie pour tout ce qui est humain, et cette céleste espérance qu'il nommait « de toutes les passions la plus charmante. »

Chrétien, comme on devrait l'être partout et toujours, catholique à la manière française, cet ancien élève des Jésuites n'avait rien d'un ultramontain. Il défendit les us et coutumes de l'Eglise de France en même temps que l'unité de l'Eglise, respectueux de la primauté du Saint-Siège, mais jaloux de sa dignité de Français.

Inflexible sur la doctrine, dont il avait sondé toutes les profondeurs, il resta libéral en son caractère, et toute sa véhémence contre les protestants ne fit point qu'il ne les appelât constamment « nos frères séparés. »

« L'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise » était pour lui plus qu'un sujet d'éloquente prédication : une règle de sa vie privée, humble et charitable. En vérité, on trouverait difficilement ailleurs qu'en France un évêque de cette marque.

Orateur, philosophe, historien, polémiste, exégète, Bossuet a, entre autres, l'originalité d'une éloquence qui, selon un mot fameux, ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu, et qui, dans la langue la plus pure et la plus imagée, atteint au lyrisme sans se départir de la simplicité. C'est ce qu'ont bien discerné les critiques les plus pénétrants en s'accordant à reconnaître à celui qu'ils appellent « notre grand lyrique en prose » la qualité éminemment française du plus solide bon sens.

Sa pensée habite des hauteurs où il est salutaire à tout esprit de tenter à l'occasion quelque vol plané. Mais ces hauteurs comportent une atmosphère respirable et tempérée. Notre Bossuet n'invite pas l'humanité « à agir de telle manière que son action puisse être érigée en maxime universelle ; » mais, sans tant de kantienne emphase, il nous dit : « Malheur à la connaissance stérile qui ne se tourne pas à aimer et se trahit elle-même ! » A deux siècles de distance, c'est le même accent qu'on retrouve chez notre grand Pasteur, prononçant à l'Académie française l'immortelle

profession de foi qu'on a gravée sur son tombeau : « Heureux celui qui porte en lui un Dieu et qui lui obéit : idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Evangile. »

V. — Le *Bien public* de Dijon a eu l'idée d'ouvrir une enquête sur *Bossuet et notre temps.* D'après la *Vie catholique* nous en résumons les plus saillants résultats.

Deux questions étaient posées : 1° *Quels profits personnels avez-vous retirés de la fréquentation de Bossuet ?* 2° *Quels profits la Société moderne pourrait-elle retirer, à votre avis, de la même fréquentation ?*

Tout d'abord, comme on s'y attendait, c'est l'unanime éloge de Bossuet *artiste*.

« Je l'admire d'avoir modelé une phrase si drue, un français si bien jailli et si heureusement inventé, » dit M. Albert Thibaudet.

M. Georges Normandy constate que, s'il sait ordonner « telle magnificence, il est d'ordinaire simple, bref, direct. »

M. René Johannet : « On n'écrira jamais mieux que Bossuet. »

Paul Souday, l'anticlérical, qui, bien entendu, juge la pensée faible, déclare : « C'est un très grand écrivain, un maître parfait de la prose, qui possédait à fond et maniait merveilleusement la langue française. »

L'opinion de nos contemporains reste donc au moins que Bossuet est un très « grand écrivain. »

Une des jolies pages de l'enquête est celle où M. Edmond Pilon raconte comment il découvrit l'aigle de Meaux :

« D'abord je n'ai pas aimé Bossuet. Je ne l'ai pas aimé parce que j'avais reçu de lui une image fausse. Les maîtres laïques, qui étaient les miens, me l'avaient représenté trop autoritaire, trop altier, planant trop au-dessus du pauvre troupeau humain, n'en excusant ni les défauts, ni les misères... »

Mais M. Edmond Pilon, séduit par les portraits de Bossuet, apprit à le connaître au travers des Mémoires du temps ; et ce fut par l'homme qu'il vint à l'œuvre, qui lui en parut toute éclairée.

M. Charles Pichon reconnaît que Bossuet est un des auteurs qu'il lit le plus volontiers : « J'ai plaisir à y trouver des leçons de clarté, de solidité, en même temps que le témoignage discret, mais certain, d'un mysticisme amoureux et d'un cœur tendrement donné. »

Paul Cazin avoue qu'il n'en fait pas sa lecture ordinaire ; mais il revient de temps à autre aux *Oraisons funèbres* et à l'*Histoire universelle :* « Je me suis aussi servi plus d'une fois des *Méditations* et des *Elévations* pour aider mon âme à vivre. »

Charles Silvestre estime « qu'en faveur de Bossuet il sera beaucoup pardonné à Brunetière. » Mais qu'a donc à se faire pardonner, sur ce chapitre-là, le plus dévot et judicieux des admirateurs de Bossuet ?

M. Clément Janin émet un jugement qui surprend de la part d'un esprit aussi distingué que l'auteur de *Victor Hugo en exil :* « Aujourd'hui, dit-il, l'indifférence en matière de religion est généralisée : on ne croit plus que par habitude, et, chose plus grave, chacun croit à sa manière. » Assurons M. Clément Janin que les catholiques continuent à réciter le même *Credo,* et qu'ils sont encore quelques-uns à prendre la foi au sérieux. Ceci posé, M. Clément Janin doute que Bossuet puisse être d'une lecture efficace ; mais il ajoute que, comme orateur et écrivain, il demeure d'un merveilleux exemple : « Le mouvement, l'ampleur et la précision de son verbe seront toujours utilement consultés par ceux qui ont le souci de la belle langue française. »

A lire Bossuet on ne rencontre pas qu'une satisfaction générale, mais aussi des profits positifs et particuliers.

M. Jean des Vignes-Rouges écrit : « Je me suis trouvé à étudier Bossuet à une époque de ma vie où mes fonctions m'obligeaient à approfondir la notion de justice. J'ai été étonné de la profondeur de cet enseignement dans Bossuet. »

M. Julien Lanoë, directeur de la *Ligne de Cœur,* s'est rendu compte que le *Traité de la Concupiscence* est une extraordinaire anticipation freudienne : « La profondeur de l'observation dépasse chez Bossuet celle des romanciers psychologues modernes les plus rompus. »

M. Emile Fleurot, étudiant en médecine, dit : « Relire les sublimes pages que lui dictait son esprit dans l'atmosphère de sensibilité où le maintenait son cœur, et aussi dans l'azur logique d'une pureté analytique rare, c'est éprouver en psychologie pathologique les mêmes jouissances que nous ressentons à la lecture d'un de nos maîtres les plus clairs pour la pathologie organique. »

Ne sont-ce pas là de beaux témoignages, et pourquoi faut-il que nous ne puissions les citer tous ? Mais nous avons hâte d'en venir au point le plus important de l'enquête : les bienfaits qu'apporterait Bossuet à notre époque.

Ces bienfaits paraissent évidents à la plupart des correspondants du *Bien public,* et ils les énumèrent à l'envi.

M. Victor Giraud estime qu'entre autres leçons, Bossuet pourrait nous donner l'amour de la règle, « une règle extérieure et supérieure dont on a reconnu la légitimité, que l'on accepte et à laquelle on se subordonne, » l'amour aussi de la tradition et l'amour de l'unité.

« Bossuet a eu le sens de tous les ordres de grandeurs, dit M. Bernard Latzarus, qualité si rare qu'elle ne s'est retrouvée après lui que chez Maurice Barrès. »

M. Georges Normandy se rencontre avec M. B. Latzarus pour proposer à nos contemporains le passage du *Discours sur l'histoire universelle* où Bossuet montre que « sous le nom de liberté les Romains se figuraient, avec les Grecs, un Etat où personne ne fût sujet que de la Loi, et où la Loi fût plus puissante que les hommes. »

M. Pierre Perrenet signale dans la *Politique tirée de l'Ecriture Sainte* des leçons pour les chefs d'entreprises modernes.

M. E. Arnaud, professeur de lettres, juge que l'homme cultivé ne saurait avoir de livre de chevet comparable aux *Sermons,* et remarque que Bossuet donnerait à la société moderne d'excellentes leçons de réalisme.

Pour M. Georges Bouchard, le profit qu'un homme de nos jours peut avoir à fréquenter Bossuet, c'est de comprendre et d'aimer l'ordre, la règle, l'unité, la tradition, la discipline, tout ce qui manque à nos sociétés démocratiques.

M. Emile Blanguernon, Inspecteur d'académie, ne s'accorderait point sur le terrain de la foi ; mais il reste convaincu de la persistance du rôle éminent de Bossuet parmi nos classiques dans la formation de l'esprit et du caractère. Pour lui, « la vie du grand Evêque est elle-même un magnifique exemple, puisqu'elle l'attacha tant aux choses de son état. »

M. Boitier, professeur à l'école Saint-Joseph de Dijon, dans une belle page qu'il faudrait citer tout entière, écrit : « Avec Bossuet on s'entraîne au mépris du mesquin dans l'établissement de notre échelle des valeurs. Le Providentialisme de Bossuet, après lequel on est bien obligé de courir quand on a voulu le lâcher, interdirait à notre siècle la vision, sous un jour puéril, des grands mouvements sociaux modernes... et certaines analyses ridicules des mystiques de la Grande Guerre ou de la paix. » M. Boitier estime d'ailleurs que, si Bossuet garde l'avantage de nous tenir fermes sur le terrain solidifié du passé, il nous faut également un Fénelon pour nous engager dans les voies de l'avenir.

Chemin faisant, une question subsidiaire s'est posée dans l'esprit des enquêtés. Il leur a paru évident que Bossuet peut donner beaucoup au monde moderne ; mais nos contemporains sont-ils disposés à l'accepter ?

M. Daniel Rops, le jeune et brillant auteur de *Notre inquiétude,* se demande s'il ne faut pas une période de superstition et de cynisme avant de retrouver, par-delà ce que Berdiaeff appelle un nouveau Moyen-Age, un équilibre moral semblable à celui du XVII^e^ siècle. Parce que nous ne pouvons pas faire que nous ne vivions dans ce XX^e^ siècle de décadence et de transformations morales, M. Daniel Rops estime que Bossuet peut rendre de grands services à certaines âmes, mais que pour la société il est d'une « inactualité » totale. C'est une thèse qui mériterait une large discussion. Nous pourrions au moins avoir pour tâche de rendre Bossuet assimilable.

M. Roger Thiblot, directeur de l'*Essor,* formule la même objection, mais il est moins absolu. Il constate que, si la raison nous rapproche de Bossuet, notre cœur s'en éloigne. « Notre raison de croyants adhère à Bossuet presque sans réserve, car Bossuet incarne magistralement la vérité catholique » ; nous admirons son art, mais il ne nous touche pas. Il pense par types, par idées générales, « alors que nous sommes férus d'individualisme. » Fénelon, conclut M. Thiblot, nous est plus proche ; mais il n'en conclut pas moins que nous devons avoir recours à Bossuet pour assurer notre équilibre : « Il nous apparaîtra différent de nous, mais par là-même il mérite que nous fassions effort pour nous rapprocher de lui. »

C'est dans le sens d'un effort, mais d'un effort général, que conclut aussi M. Louis Dimier, tout en exprimant quelques idées que nous ne partageons guère. On peut le suivre sur le point particulier où il constate qu'il y a chez Bossuet trop d'unité, trop de certitude, une vue trop ordonnée des choses pour impressionner nos contemporains. « Pour rallier le public, dit-il, il faudra que les catholiques commencent ; » que nous profitions par exemple de l'édition critique des *Sermons* qui vient de se terminer. C'est par nos efforts que « statues, discours, commémorations dédiées à un pareil homme auront un retentissement utile. »

L'enquête, dit le *Bien public,* se poursuit. Il est pour nous bien inutile d'en attendre la fin. A quelques variantes près, nous aurions toujours à entendre la même note « laïque » prédominante, et de cet ensemble de sympathies laïques la même conclusion à tirer.

Bossuet grand écrivain... profond penseur... orateur, artiste incomparable... superbe manœuvrier de littérature... génie national... dont on ne saurait jamais admirer trop la droiture de caractère, l'unité de vie, la hauteur de pensées, la puissance de raisonnement, le sens de la mesure, la force polémique et apologétique, l'honnêteté, la modestie, la bonté, le dédain des choses mondaines et terrestres, etc., etc.

Tout cela est très bien, sans doute, mais tout cela c'est Bossuet vu par le dehors, sous les aspects, brillants certes, mais combien étroits ! de ce qu'il y a de purement humain et naturel dans son génie. Ce n'est que la moitié, et même pas, du Bossuet intégral, du Bossuet prêtre, héraut, porte-parole, historien de Dieu, qu'aiment à contempler les hommes de foi catholique éclairée, dans l'auréole surnaturelle resplendissante de son génie.

Comment un Sainte-Beuve, un Jules Lemaître ou un Paul Souday pourraient-ils atteindre à ces hauteurs, quand l'esthétique vécue de la doctrine et de la vie chrétiennes est pour eux un livre fermé, qui ne s'ouvre et ne révèle ses *divines* beautés qu'à la raison éclairée des lumières complémentaires de la vertu surnaturelle de foi ?

Brunetière lui-même, le grand « dévot à Bossuet, » celui de tous nos critiques laïques contemporains qui a le mieux lu, compris, défendu et exalté Bossuet, qui a merveilleusement mis en relief le rôle capital, continu de l'idée dominante de la Providence dans l'œuvre et la vie entière de Bossuet, Brunetière s'arrête devant ce « dogme » générateur du *Discours sur l'histoire universelle ;* il en parle aussi bien qu'un très intelligent

rationaliste en peut parler ; mais il n'y croit pas : la Providence reste pour lui, non pas certes une absurdité ou un rêve, mais une énigme. Du Temple il admire et décrit loyalement, en fin connaisseur, la sublime architecture, il va même, dans une sorte d'intuition géniale naturelle, jusqu'à soupçonner les beautés qu'il abrite. Mais, faute d'y être entré, et d'avoir contemplé, goûté, les merveilles dont il est rempli, il ne sait rien nous en dire. La note surnaturelle, si vibrante dans son héros, reste chez lui sans écho. Son hymne à Bossuet apôtre de la Providence est un très beau morceau de littérature, voire de pensée humaine rationaliste aussi pure et profonde qu'on peut l'imaginer, mais rien de plus : c'est une tour sans sa flèche, une colonne sans son chapiteau, un très beau discours sans sa conclusion. Brunetière, alors, n'était pas catholique ; il l'est devenu depuis, et c'est une opinion répandue dans son entourage que la fréquentation de Bossuet a été pour une large part dans sa conversion. Son étude sur la *Philosophie de Bossuet* (Etudes critiques, 5e série) reste, quoique incomplète et froide, une très belle œuvre, une œuvre pour son temps courageuse, disons même une bonne action. Converti, il l'aurait, à coup sûr, conçue autrement ; il aurait ajouté au tableau ses plus belles couleurs, qui manquaient à sa palette. A l'unisson de la pensée toute surnaturelle qu'inspire le *Discours sur l'histoire universelle*, il aurait compris tout ce que Bossuet a voulu y faire entendre, et mis en relief la conclusion d'adoration, de confiance et d'amour qui s'en dégage; car c'est le propre de l'acte de foi en Dieu, Providence naturelle et surnaturelle du monde, de ne pas atteindre les régions supérieures de l'esprit sans avoir son retentissement dans les émotions du cœur humain.

Ces réflexions, que nous suggère l'enquête du *Bien public*, et qui ne font que confirmer des remarques formulées déjà plus haut, ne sont pas du tout, dans notre pensée, pour diminuer la valeur de l'hommage laïque à Bossuet. Outre d'abord qu'elles ne visent pas ses admirateurs catholiques, elles ne veulent en rien suspecter la sincérité du culte, plus ou moins éclairé, dont on l'honore, d'où qu'il vienne. Nous voulions seulement dire pourquoi ceux qui parlent de Bossuet et l'admirent, auraient grand profit à le lire pour le mieux connaître et aimer comme prêtre, apôtre, tout d'une pièce homme de Dieu ; et pourquoi, à ce dernier titre, nous ne saurions, nous ses frères en apostolat, mieux célébrer son tricentenaire qu'en prenant la résolution d'étudier en sa compagnie ce qu'a de commun l'histoire de Dieu avec celle de l'humanité.

VI. — Ecoutons maintenant un représentant, entre tous qualifié, de la haute critique contemporaine : Brunetière. Il a écrit dans la *Grande Encyclopédie*, t. VII, à l'art. *Bossuet :*

Le caractère général de l'œuvre de Bossuet est d'être oratoire, ou même *parlée*, si l'on peut ainsi dire. C'est ce que l'on oublie quelquefois, aussi bien quand il est question de juger sa langue que celle de Molière. Littéralement, ils écrivent pour être entendus, à peine pour être lus, pour l'oreille autant et plus que pour les yeux ; et si quelques délicats les ont trouvés plus ou moins incorrects, négligés, obscurs et amphibologiques, il n'y a qu'à les *réciter* pour faire taire aussitôt la critique.

On peut, on doit même ajouter que personne dans notre langue, ni même peut-être dans aucune langue, n'a été doué comme Bossuet des qualités de l'orateur. Pour la propriété, la splendeur et la justesse de l'expression ; pour une richesse ou une fécondité verbale qu'il ne partage en français qu'avec Rabelais et Victor Hugo ; pour l'audace lyrique des commencements : — « Sire, ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce qui n'est jamais entré dans le cœur de l'homme, ce sera le sujet de cet entretien ; » — pour la liberté du tour et l'inattendu de l'image ; pour le nombre et l'harmonie de la période (qualité qui fait souvent défaut à l'auteur des *Provinciales)*; pour la beauté extrinsèque et nue, en quelque sorte, de la phrase ; pour l'ampleur du souffle, enfin, Bossuet n'est pas seulement unique, il est incomparable. Qu'on le prenne, je ne dis pas dans ses *Sermons* ou dans ses *Oraisons* funèbres, mais dans ses *Histoires*, mais dans ses écrits de controverse eux-mêmes, dans son *Instruction sur les états d'oraison*, ou encore dans son *Traité de la concupiscence*, l'orateur y déborde constamment l'écrivain, jusqu'à ne pouvoir pas se contenir lui-même dans les limites qu'il s'est tracées, et la dissertation théologique y tourne à l'enthousiasme de l'ode sacrée.

Aussi, tandis que rien n'est plus facile que de résumer un *Sermon* de Bourdaloue, rien ne l'est moins que de donner sans le reproduire une idée d'un *Sermon* de Bossuet. C'est qu'il crée en quelque sorte ses plans à mesure qu'il les développe ou qu'il les remplit, et ce qui ne serait, à tout autre que lui, qu'un risque perpétuel de s'égarer, donne au contraire à son éloquence quelque chose de personnel, de libre et d'imprévu, qui le fait ressembler à une force de la nature.

Les conditions mêmes, toutes particulières, dans lesquelles l'œuvre de Bossuet a été composée, achèvent d'en préciser un dernier caractère, qui est en même temps un caractère de son génie : c'en est le parfait naturel. Bossuet n'a jamais écrit pour écrire. Il n'avait point songé à publier son *Oraison funèbre d'Anne d'Autriche*. Pour qu'il fît réimprimer son *Oraison funèbre d'Henriette de France*, il fallut les instances et presque les prières de Madame, duchesse d'Orléans. Sans elle, sans la déférence de Bossuet aux désirs d'une princesse « qui connaissait si bien les ouvrages de l'esprit que l'on croyait avoir atteint la perfection quand on avait su lui plaire, » l'*Oraison funèbre* de la reine sa mère serait allée rejoindre dans l'oubli celle de la mère de Louis XIV.

C'est ici le secret de la simplicité qui s'allie chez Bossuet sans efforts aux inspirations coutumières de la plus haute éloquence. Nul, assurément, en français, n'a dit de plus grandes choses, et nul cependant, en les disant, n'a paru moins sentir, n'a moins senti peut-être lui-même, qu'il les disait. Uniquement soucieux de traduire sa pensée, vous croiriez qu'à mesure qu'il l'exprime, il l'invente, et les mots, dans son style, semblent contemporains de l'idée ou du sentiment. Il n'y a rien de plus rare au monde. Chez de très grands écrivains, des écrivains de race, avec un peu d'attention, on peut ressaisir le travail latent et constant du style. On les surprend en quelque sorte à l'œuvre, essayant, choisissant, raturant, corrigeant, surchargeant ; on aperçoit enfin, on reconnaît le labeur de la lime, et quelquefois même l'endroit de la soudure : tels, en vers, Racine et Boileau ; tels, en prose, La Bruyère et La Rochefoucauld ; tels, au siècle suivant, Montesquieu, Buffon, Rousseau. Rien de pareil chez Bossuet ; et, jusque dans ses écrits dont il n'y a pas un

mot qui n'ait son importance et que conséquemment il n'ait dû calculer, il semble encore qu'il improvise. Voltaire seul sous ce rapport lui serait comparable, dans cette merveilleuse improvisation de soixante ans qui est sa *Correspondance,* si le désir de plaire ne s'y mêlait trop visiblement, non pas certes pour en corrompre, mais pour en altérer au moins le naturel.

Bossuet, lui, quand il écrit ne pense jamais à lui-même, encore bien moins au public des « connaisseurs » et des « gens de goût ; » il pense à son sujet, qu'il n'essaie seulement pas de mettre dans « son plus beau jour, » mais dans son jour le plus vrai ; et, pour exprimer enfin ce contraste en deux mots, le plus grand de nos écrivains en est surtout le moins « homme de lettres. »

Notez enfin que, comme celle de l'apôtre S. Paul, son éloquence, parmi toute sa pompe, a cet accent aussi de familiarité, de rudesse même ; qui gourmande et qui commande, et « qui ne persuade pas tant qu'il captive les entendements. »

Et, pour que rien n'y manque enfin, ceux-là certes n'ont pas lu le *Panégyrique de l'Apôtre S. Jean,* ou celui de *sainte Thérèse,* ou les *Sermons* encore sur la *Compassion de la Vierge,* qui disputent quelquefois à Bossuet la douceur et la tendresse. Et comment, en vérité, lui feraient-elles défaut, si, moins ressemblant lui-même qu'on ne le croit au caractère habituel de son éloquence, tous les témoignages contemporains, depuis celui de l'abbé Le Dieu, son dernier secrétaire, jusqu'à celui de Saint-Simon, s'accordent pour louer son affabilité, sa douceur et sa bonté ?

Et voici un autre maître critique de littérature, fervent « Bossuétiste » lui aussi, M. Gustave Lanson :

L'œuvre de Bossuet, dit-il, est immense et variée : elle trouve son unité dans son rapport à la vie et au caractère de l'homme.

L'unité de cette vie (si du moins on peut se flatter de saisir le principe d'action d'une âme qui ne s'est jamais livrée ni étalée), c'est le désintéressement, le dévouement sans défaillance au devoir, sous toutes les formes où successivement il se présente. Chacun des ouvrages de l'orateur ou de l'écrivain est venu à son heure, pour un besoin actuel et précis, sans désir de gloire littéraire.

Avant tout, Bossuet est prêtre. Cette qualité détermine les formes de son esprit et de sa conduite. Le service qu'il fait à son roi, à son pays, à son prochain, est celui qu'un prêtre peut faire ; mais, dans sa haute et généreuse intelligence, ce service s'élargit de façon que son état de prêtre ne lui crée jamais une dispense, lui impose souvent une aggravation de peine et d'efforts...

Son style paraît dur parce que la vérité et la logique le règlent ; impérieux, parce qu'il explique la tradition et non sa pensée individuelle ; mais, en cela du moins, son style n'est pas l'image de son caractère. Il a l'âme tendre, au contraire, la sensibilité vive. Dans quelques écrits, comme dans les *Méditations* et les *Elévations,* il s'est livré, et l'on a pu voir de quelle ardeur il aimait et son Dieu, et les hommes, et quelques-uns parmi les hommes. Mais, à l'ordinaire, il contenait sa sensibilité ; il montrait un jugement net, une volonté ferme. Il avait la notion du possible et du pratique, le besoin de l'action efficace et précise. Il n'a point connu les chimères, les folies de la pensée, ni celles même de la vertu.

La qualité éminente de son esprit, c'est le bon sens, l'amour et le discernement du vrai... Sa raison est soumise à la foi. Mais, d'abord cette soumission n'est pas une abdication ; elle est volontaire et sans violence : la raison y trouve son compte. Pour Bossuet, tout est obscur, douteux, fragile sans la foi. Par la foi, l'univers, la vie, la morale deviennent intelligibles ; de la foi sortent la clarté et la certitude. Il faut que la raison renonce à rien savoir, à rien comprendre, ou bien qu'elle accepte ces dogmes, qui la dépassent, et qui sont la condition de toute connaissance, la source de toute intelligibilité. Sous ce contrôle, et dans les limites tracées par la foi, la raison de Bossuet s'exerce librement. Au lieu de s'étonner que ce prêtre n'ait pas pensé comme un athée, il vaut mieux remarquer combien sa pensée a su garder de largeur et de liberté sans sortir de l'orthodoxie, et que nulle vérité ne lui a fait peur. C'est qu'il avait la plus fine logique pour tout réduire et tout ramener à la doctrine révélée.

Et de là vient la solidité de son œuvre. Elle est absolument catholique ; et pourtant, le catholicisme ôté ou nié, elle ne s'évanouit ni ne s'écroule. C'est que cette œuvre catholique est une œuvre de science rationnelle et expérimentale. Bossuet semble tout prendre de l'Ecriture et de la tradition de l'Eglise : en fait, aucune réalité vivante, aucune vérité manifeste n'a été volontairement négligée par lui : ce prêtre s'est nourri des inventions de la raison profane et même païenne. La meilleure substance de l'antiquité gréco-romaine a passé dans son esprit. Il découvre dans la Bible ou l'Evangile les pensées d'Aristote ou de Platon. Il emploie Lucrèce à commenter la Genèse. En un mot, avec une entière sincérité, mais aussi avec une rare adresse, il fait entrer dans le système de la religion toutes les vérités acquises depuis des siècles par la raison laïque.

Tout en étant orthodoxe, Bossuet a une façon à lui de grouper, sérier, présenter les dogmes. Dans la prédominance qu'il donne à l'un ou à l'autre, dans la complaisance avec laquelle il expose celui-ci ou celui-là, s'affirme un tempérament, et se dresse une philosophie. Or, en regardant la vie, Bossuet est frappé de la mort. La mort est l'immense, universelle, irréparable injustice de ce monde. Mais son tempérament de juriste a besoin de justice : le dogme de la Providence corrige l'immoralité de la réalité et rend à chacun selon son mérite. Que l'on regarde toute l'œuvre de Bossuet, en dehors des controverses définies, on peut dire qu'elle est toute consacrée à mettre en lumière le fait, c'est-à-dire la mort, et le correctif du fait, c'est-à-dire la Providence. De la mort sort la tendresse émue, la triste sympathie qui s'étendent sur les choses éphémères ; de la Providence, la confiance robuste et joyeuse, l'optimisme définitif, avec lequel il regarde tant de misères et de bassesses, qui sont la vie et qui sont l'homme. *(Hist. de la litt.,* IV, 6).

VII. — Si l'auréole où resplendit la gloire de nos grands génies impose et maintient leur culte dans le souvenir de l'humanité, elle a souvent aussi pour effet, dans son éclat éblouissant, de la projeter idéalement agrandie sur un plan élevé et distant que n'ose plus considérer comme accessible le commun des hommes. On les admire, parce qu'on les sait admirables ; on met à profit la contribution intellectuelle, morale, physique, qu'ils ont apportée au bien-être de la vie humaine ; on emprunte volontiers au trop-plein de leurs richesses ; on cite, au besoin, leurs paroles ou actions plus saillantes, dont le relief puissant a échappé aux effacements du temps et de l'oubli... ; mais, en définitive, ils sont hors du champ de notre vision normale. Faute d'en approcher, on les connaît peu ou mal ; on ne les connaît pas. A part une élite de privilégiés, au regard plus ferme ou plus curieux, à l'esprit mieux préparé, qui réussissent à vivre dans leur intimité, à les voir donc de près tels qu'ils sont, les grands hommes restent, pour la masse, des êtres légendaires, presque surhu-

mains, des reliques vénérables du passé, comme ces vieux meubles qu'on admire à distance pour leur antique beauté, mais auxquels on s'interdit de toucher et dont l'on ne retire d'autre utilité que l'orgueil de les posséder.

Tel, parmi beaucoup d'autres, le cas de Bossuet. Avec le recul de l'histoire, son œuvre, mise en meilleure lumière et mieux appréciée que de son temps, lui a valu d'être élevé à la majesté d'une gloire nationale. On sait que ce fut un grand orateur, un grand écrivain, un grand évêque. Mais, à part les gens d'église (et encore ?), les historiens curieux de documentation et les fins amateurs de littérature, qui sait exactement sur quoi reposent, chez cet homme « fabuleux, » ses titres à une pareille célébrité ? A peu près personne ! On écoute encore avec plaisir certains échos de sa parole puissante, vibrants toujours à travers les recueils de morceaux choisis de ses *Sermons* ou de ses *Oraisons funèbres*, et c'est à peu près tout ce que l'on connaît des soixante volumes qu'il nous a laissés, tous remplis d'incomparables chefs-d'œuvre.

Il est trop grand. Il intimide ; on n'ose l'approcher. On ne le voit qu'à travers le fastueux apparat de cérémonie où l'a campé Rigaud en son tableau fameux, dans l'attitude altière, dédaigneuse presque, d'un monarque conscient de ses supériorités, qui a tout l'air d'attendre l'hommage de soumission et de culte respectueux, qu'elles lui méritent, de la part de ses sujets. Comme il y a un Napoléon, il y a un Bossuet de la légende ; mais, au rebours de celui-là, celui-ci y a perdu. On persiste à ne le considérer que pompeux et superbe, autoritaire et transcendant, dans une allure hautaine presque de défi ; c'est le Bossuet des batailles, c'est le grand Bossuet.

Pourtant, il y eut le Bossuet de tous les jours, bon, serviable, affectueux, sensible, affable, « épanoui de cœur et de visage, » comme un confrère le lui dit en le recevant à l'Académie. Ce Bossuet-là, charmant de simplicité et de bonhomie, les érudits l'avaient aperçu déjà à travers les anecdotes du temps et dans les *Mémoires* et le *Journal* du chanoine Ledieu, son secrétaire particulier ; mais c'est surtout dans sa *Correspondance* qu'ils en avaient relevé les traits les plus intéressants. C'est là, en effet, le domaine propice par excellence aux manifestations libres du caractère et des menus détails de la vie privée. On y parle à des amis, à des confidents discrets tout au moins, sans souci d'apprêt ou de publicité. Les sujets d'entretien sont personnels de part et d'autre, mélangés de considérations d'ordre contingent, souvent terre à terre, loin de toute contrainte de pensée et de style, où se révèle donc, dans sa saveur native, toute la simplicité des interlocuteurs.

Jusqu'à ces derniers temps la *Correspondance* imprimée de Bossuet, déjà considérable, était fort incomplète. Grâce aux minutieuses et savantes recherches de MM. Urbain et Levesque, la collection des *Grands Ecrivains de France* (Paris, Hachette) nous en offre aujourd'hui une édition critique, notablement enrichie de pièces inédites, en quinze volumes, dont le premier a paru en 1909 et le dernier en 1925. Tous les lettrés ont manié ces in-octavo. Tandis qu'on feuillette ces pages où s'accumule une quantité prodigieuse de renseignements, on est pris par un sentiment d'humble reconnaissance pour ces deux érudits auxquels nous devons un pareil trésor. Ils facilitent singulièrement le travail de qui cherche à voir de plus près Bossuet, pour pénétrer plus avant dans l'analyse des détails de sa vie et en mieux saisir l'admirable synthèse.

C'est tout justement le but que s'est proposé M. PHILIPPE BERTAULT dans le volume qu'il publie aujourd'hui sous le titre : **Bossuet intime** (in-8 ; Paris, Desclée, de Brouwer et Cie, 1927). Pour reconstituer intégralement la psychologie de Bossuet et esquisser quelques chapitres de sa biographie affective, il a bénéficié des textes complétés de la *Correspondance*, de lettres totalement inédites jusqu'alors. Il y a relevé maints traits, sans importance à ne les considérer qu'en eux-mêmes, mais très suggestifs pour décrire certains « paysages intérieurs » et états d'âme qui autrement resteraient insoupçonnés. En rapprochant ces données de la *Correspondance* de celles fournies par la lecture des Œuvres oratoires, mystiques, philosophiques, pédagogiques et autres, voire du *Commentaire* latin du *Cantique des Cantiques,* et du *Journal* de Ledieu, l'auteur s'est appliqué à fixer les traits révélateurs de toute la physionomie morale de Bossuet. A part les très rares et légères réserves que nous aurons à formuler, ce n'est que justice de dire tout de suite qu'il y a amplement réussi. Ce *Bossuet intime* occupera une place honorable parmi les récentes productions de la littérature « bossuétiste. » Il la mérite, assurément, moins encore par la richesse des mille petites anecdotes dont il éclaire la vie privée du grand homme, que par l'art délicat avec lequel il sait les présenter, sans qu'elles portent le moindre ombrage à l'éclat de sa réputation. De ces petits riens mesquins, insignifiants, dont aucune vie d'homme, même d'un saint, n'est entièrement exempte sur la terre, le chanoine Ledieu nous en avait déjà parfois, assez indiscrètement, révélé d'assez curieux et piquants, dont a dit avec raison que, s'ils n'étaient pas faits pour ajouter de nouveaux rayons à la gloire de son Maître, ils la servaient quand même indirectement par leur inefficacité à l'atteindre, et aussi par cette sorte de contraste qu'on aime constater chez l'homme dont la haute puissance intellectuelle et morale sait toujours triompher des petitesses de sa nature.

Il faut ajouter, et c'est la pensée de M. Bertault, que la connaissance de ces petits riens, et pourquoi ne pas dire, à l'occasion, de ces petites défaillances, chez un Bossuet par exemple, en même temps qu'elle nous rapproche de l'homme, nous le rende plus humain, plus familier, et nous facilite par là-même le contact avec ses œuvres, la rencontre de son génie.

M. Bertault intitule la première partie de son livre : *A la table de Monsieur de Meaux*. On devine assez le genre de révélations qu'on peut s'attendre à trouver sous pareille rubrique. Pour n'en point être étonné ou choqué, il convient de se rappeler l'état des mœurs en France, et en particulier des mœurs de l'aristocratie ecclésiastique, au XVIIe siècle. Vus dans leur cadre social, certains usages de vie domestique racontés dans *Bossuet intime,* qui risqueraient de paraître aujourd'hui quelque peu excentriques, n'ont en réalité rien qui puisse surprendre un historien averti. Il est d'ailleurs, même à l'heure actuelle, et cela dans tout les mondes, parfaitement reçu que les personnages constitués en dignité fassent honneur à leur rang en apportant une spéciale attention et une recherche, chez eux habituellement inusitée, dans la réception des gens qu'ils invitent à vivre sous leur toit ou à s'asseoir à leur table. L'extraordinaire de la réception n'est d'ailleurs souvent que le moyen délicat de montrer l'estime où l'on tient ses invités, et le plaisir qu'on a de vivre momentanémeut en leur compagnie.

M. de Meaux n'a eu garde de manquer aux règles de l'étiquette protocolaire de son temps. Il fut, comme il convenait alors à un évêque de Louis XIV, et qui avait fréquenté la Cour, grand seigneur dans son évêché ; grand seigneur aussi à sa table, toujours abondamment pourvue, en quoi les petites indiscrétions de l'histoire nous donnent à penser que l'étiquette se trouvait, sur ce point-là, d'accord avec les goûts personnels du maître de la maison.

Il ne dédaignait point l'un des plaisirs les plus répandus parmi les hommes. Il admettait qu'entre amis on aimât rompre le pain et vider la coupe. Honni soit qui mal y pense ! Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'y eut jamais rien sur ce point dans la vie du prélat qui ne fût plein de retenue et de décence, et en accord avec la gravité de son état. N'est-ce pas lui d'ailleurs qui dans une de ses *Méditations sur la Cène* a chanté la table entremetteuse d'amitié ? Ecoutons-le : « Manger et boire ensemble est parmi les hommes une marque de société. On entretient l'amitié par cette douce communication : on partage ses biens, ses plaisirs, sa vie même avec ses amis : il semble qu'on leur déclare qu'on ne peut vivre sans eux, et que la vie n'est pas une vie sans cette société [1]. » On ne s'étonnera donc pas d'entendre le jeune archidiacre de Sarrebourg parler en connaissance de cause, dans un de ses premiers sermons sur les noces de Cana, de la place que doit tenir le vin dans l'ordonnance d'un vrai festin, « le vin que les délicats appellent l'âme des banquets. »

Ailleurs, parlant du vin nouveau de l'Evangile comparé à la lie des figures et à l'eau des expressions prophétiques : « Nous avons, dit-il, un vin dont il nous est permis de nous enivrer ; vin qui nous échauffe, mais d'une ardeur toute spirituelle ; qui nous fait chanter, mais des cantiques

[1] 1re Partie, 52e jour.

d'amour divin ; qui nous ôte la mémoire, mais du monde et de ses vanités ; qui nous excite une grande joie, mais une joie que le monde ne comprend pas [1]. » Un buveur d'eau, remarque M. Bertault, n'eût point su trouver cette précision, ce lyrisme ; il n'eût point su pousser, avec cette analyse et cette progression, l'allégorie ; un fond de réalité la soutient.

Gardons-nous toutefois de supposer qu'on pût accuser M. de Meaux d'avoir été trop porté sur les choses du goût ; ce serait malséant, ce serait souverainement injuste. N'est-ce pas lui qui a dit dans son sermon pour la vêture de Mme Cornuau : « Il n'est pas défendu de trouver du plaisir dans le boire et le manger ; mais il ne faut jamais avoir en vue la volupté, dans quoi que ce soit que l'on fasse. Il faut, par exemple. que le soutien de la vie soit la seule chose qui oblige de boire et de manger. »

S'il cumule les bénéfices, « il ne veut pas augmenter mondainement sa dépense ; la table ne convient ni à son humeur ni à son état » ; mais, au maréchal de Bellefonds qui l'avait gourmandé, il répond « qu'il perdrait plus de la moitié de son esprit s'il était à l'étroit dans son domestique. »

Au surplus, nous savons par Ledieu, témoin particulièrement bien informé, que « sa table était bonne, mais sans délicatesse et sans profusion. » Bourguignon, quoi de plus naturel qu'il ait eu un goût prononcé pour les bons crus de Bourgogne ? Il écrit dans une lettre à son neveu : « Si vous vous portez bien, nous nous portons bien aussi, moyennant les huîtres en écaille, le Volnay et le Saint-Laurent. » On s'explique sans peine que le tonnelier de l'évêché eût, au mois de janvier 1704, presque à la veille de la mort de Bossuet, encavé « six pièces de vin de Bourgogne qui furent par lui déchargées et reliées, » et qui furent rejoindre, d'après son mémoire, une provision faite déjà de « cinq pièces de vin de Champagne et cinq autres pièces de vin, sans compter plusieurs muids de vin vieux. »

Les petits moyens ne répugnaient pas à ce grand homme. Il connaissait tout aussi bien qu'un autre l'efficace d'un banquet pour apaiser les discussions. Un orage avait éclaté au Présidial de Meaux, à propos d'une chanson injurieuse à tout le corps et à Messieurs les particuliers du Présidial. On accusait un quidam de famille honorable. De part et d'autre le feu s'allume. Des experts en écriture sont choisis à Paris. Un grand procès menace. L'honneur de la toge est en jeu. Toute la ville est en rumeur. Que pensez-vous que va faire l'évêque ? Les passions irritées vont tomber, la paix sera faite après un bon dîner donné par Monseigneur, en son palais épiscopal, à toute la compagnie, « qui s'est très réjouie et ont tous bu à la santé des uns et des autres. » (P. 21).

M. Bertault groupe volontiers autour de son sujet principal des aperçus historiques sur les mœurs du temps, qui paraîtraient au premier abord des hors-d'œuvre, s'ils n'étaient là précisément pour éclairer davantage, quelquefois par opposi-

[1] Sermon sur *les deux Alliances* (1653), 2e dim ap. l'Epiphanie, *in fine*.

tion de contraste, la physionomie de son « Bossuet intime. » C'est ainsi, par exemple, qu'une digression intéressante nous introduit, à la suite de Ledieu, au palais archiépiscopal de Fénelon, et il s'en faut que la comparaison soit au désavantage de l'évêque de Meaux. Tout est fastueux, grandiose, princier chez M. de Cambrai ; son « domestique, » son train de maison, le service luxueux de sa table y ont une allure supérieurement aristocratique, y compris l'archevêque lui-même, qui sait cependant allier à merveille dans sa personne le faste hautain du grand seigneur avec une affabilité et une simplicité de relations restées proverbiales. Bossuet est plus « bourgeois » et d'ailleurs, par tempérament, par inspiration de foi aussi, moins disposé à se prêter à l'ostentation des manières mondaines raffinées de ce temps-là. Non pas qu'il les méprise et entende par principe s'y dérober ; mais on sent qu'il ne fait que s'y prêter, largement quand il le faut, sans jamais s'y abandonner ni en faire une préoccupation de sa vie courante, qui est, avant tout et en tout, une vie de recueillement intérieur et d'intense travail de la pensée.

Aussi le chanoine Ledieu, un peu ébloui des brillantes réceptions de Cambrai, de la somptuosité des services de table, du luxe des attelages, etc., doit-il penser, avec quelque mélancolie plutôt édifiée, au train plus modeste, à la bonne vieille argenterie, au pauvre « vieil carosse » de M. de Meaux. Ce brave secrétaire, assez naïf et simplet, à la plume quelque peu intempérante, mais qui ne manquait pas de bon sens, aurait certainement souscrit, comme nous, à cette conclusion de M. Bertault :

Il ne nous déplaît pas que Bossuet se soit produit devant nous avec cette simplicité affable. Son caractère se révèle ainsi sous un aspect quelque peu inattendu. Vivant dans le monde, il a eu la vertu souriante. Il a banni, plus encore que la recherche des mondains, l'austérité sèche et sans tempérament des ascètes farouches. Sur ce point il eut en horreur l'exagération qui est maladresse. Les usages auxquels se soumettent les honnêtes gens, il ne les a pas simplement subis ; par cette étude on aura pu se convaincre qu'il y prenait tout le plaisir permis, et parfois avec un enjouement de bon aloi. La raison, la civilité, l'esprit ecclésiastique réglaient sa conduite. Il répétait souvent, nous dit l'abbé de Saint-André, curé de Vareddes, que « le monde lui déplaisait à cause des bienséances qu'on était obligé de garder avec lui, qu'il ne pouvait se divertir de rien. » C'était quelque peu d'outrance. Ne l'avons-nous pas entendu vanter ses préférences ? Sans fausse honte, il suivait la recommandation de l'Evangile : « Mangez ce que l'on vous sert. » (Luc, x, 8). Pour inférieures qu'elles paraissent, ces joies saines et ces petites satisfactions égayent un peu les amertumes de la vie ; elles les adoucissent pendant quelques instants. Il en a usé comme les aimables gens de son temps, et du nôtre, avec sagesse et modération. Qui donc oserait l'en blâmer ? Ce grand homme était un bon homme, a écrit Jules Lemaître. La franchise provoque l'estime et la confiance. S'il ne montra pas constamment des dehors pénitents, son bon sens solide, mais aimable, l'a rendu plus accessible à notre affection. Sa politesse et sa simplicité concourent à l'harmonie de son être. (P. 32).

Dans la seconde partie de son livre, M. Bertault étudie *Bossuet et la nature*. Il entreprend d'y établir que l'âme de Bossuet était largement ouverte à l'esthétique des choses de la nature, contrairement à l'opinion de certains qui la voient trop repliée sur elle-même, renfermée dans le cercle abstrait de ses pensées intérieures. Philosophe, métaphysicien, penseur profond, Bossuet l'a été assurément et ses œuvres imprimées en donnent la preuve assez évidente. Mais, ceux qui l'ont vu de près savent bien qu'il a été poète aussi, et très grand poète, non pas, ainsi que nous l'avons remarqué déjà, poète-versificateur, mais poète par les envolées lyriques de sa haute intelligence, par son attention à dégager le beau divin dont est imprégnée la création tout entière, par la constante élévation de son âme vers Dieu et sa Providence.

De ce sens profondément esthétique de Bossuet M. Bertault nous donne maintes preuves tirées des intimes manifestations de ses goûts pour la nature, dans les détails de sa vie domestique, soit à l'évêché de Meaux, soit à sa résidence de campagne de Germigny. Nous ne le suivrons point dans la description minutieuse du magnifique jardin de l'évêché ; nous retiendrons seulement, avec le plaisir qu'avait Bossuet d'y faire de fréquentes promenades, le soin qu'il apportait à son entretien, les leçons d'horticulture qu'il demandait à son jardinier, par exemple sur la greffe, son attention enfin à surveiller ses fleurs et ses fruits et la joie presque enfantine que lui apportait l'agrément de leur cueillette. Nous mentionnerons encore, à l'une des extrémités de ce jardin, le pavillon célèbre, connu encore aujourd'hui sous le nom de « cabinet Bossuet, » où il aimait se retirer seul pour échapper aux bruits de sa maison et y trouver le recueillement propice à la méditation ou à la composition de ses ouvrages.

Magnifique aussi, et de vastes dimensions, avec tout le confort d'un gracieux et pratique aménagement, la résidence de Germigny, à quelques kilomètres de Meaux sur le bord de la Marne. Là se trouvaient réunis tous les charmes de la campagne : maison confortable (qui n'existe plus), parc, pelouses, beaux arbres, bosquets, forêt, terrains de chasse, pièces d'eau, etc. Les jours où le silence de ce petit paradis terrestre n'était point troublé par le tumulte tapageur des fêtes qu'y donnait souvent la turbulente petite Madame Bossuet (femme du neveu Louis Bossuet), l'évêque avait plaisir à s'y rendre et à y jouir des agréments d'un des plus beaux sites champêtres de l'Ile de France.

Point de doute qu'il n'ait éprouvé là, comme dans son jardin de Meaux, le plaisir de mettre son âme en communication plus directe avec Dieu à travers tant de beautés de la nature. Point de doute, non plus, qu'il ait puisé là, dans son contact avec ce raccourci de la création, les images empruntées à la vie des plantes, à la majesté des arbres, au mouvement des rivières, à l'épanouissement des fleurs, aux soins et à l'ordre de la cul-

ture, qui interviennent fréquemment dans les plus belles métaphores de son style, et l'on comprend qu'il ait pu lui-même se dire « ravi d'aller goûter sur les bords de la Marne les délices des belles expressions. »

Les occasions ne lui manquaient point de descendre des hautes régions du monde des idées universelles, pour prendre contact avec les vulgarités de la terre, où il savait d'ailleurs toujours découvrir les symboles et les « belles expressions » de son idéal. En voici une, assez curieuse, que nous raconte *Bossuet intime,* dans une anecdote qui vaut d'être retenue, comme preuve de l'étonnante faculté d'adaptation encyclopédique qui n'est pas la note la moins caractéristique et admirable de son génie. On connaît Bossuet, à ses heures, avocat, jardinier, « fontenier, » astronome, anatomiste. etc. Voici, qui l'eût supposé ? Bossuet ingénieur des Ponts-et-Chaussées :

Il avait été chargé, comme archidiacre de Metz, en 1657 et 1658, par l'Assemblée des trois Ordres, de vaquer à la reconstruction de la digue de Wadineau, qui partage la Moselle en deux canaux : l'un baignant les murs de Metz en lui servant de défense, alors que l'autre, y pénétrant, faisait mouvoir des moulins. Une très large brèche survenue en 1656 mit à sec le bassin où devait couler le fleuve, au point que les charrettes y passaient, tandis que la campagne environnant la place forte était inondée. Pour faire face à cette calamité, il fallait de grands travaux et une dépense considérable. Le registre des délibérations prises par l'Assemblée a gardé la preuve que, dans l'examen et l'adoption des plans, dans le contrôle des dépenses et la réception des travaux, le jeune administrateur agit au contentement de tous. Son esprit avait été tellement préoccupé par ces détails que d'eux-mêmes ils remontent du fond de sa conscience psychologique et lui servent plus d'une fois à donner une forme plus pittoresque à sa pensée. Les levées, les quais, la digue, l'inondation, il était venu si souvent les regarder, et ces mots eux-mêmes étaient revenus si souvent sur ses lèvres qu'ils imposent leur présence dans ses discours. Voilà saisie sur le vif, et une fois de plus, l'une des sources de l'éloquence de Bossuet : c'est son existence de chaque jour qui transpirait, ce sont des réalités. (P. 58).

Et n'est-ce pas, en effet, le souvenir de la « digue » qui a inspiré, quelques années après, ces paroles du *Sermon sur l'Ambition* (1661) : « Un grand fleuve pour faire du bien n'a que faire de dépasser ses bords et d'inonder la campagne. En coulant paisiblement dans son lit, il ne laisse pas d'arroser et d'engraisser son rivage, de présenter ses eaux au peuple, de leur faciliter le commerce. »

Mais laissons le Bossuet « de la table » et « de la nature » pour voir maintenant, en compagnie de M. Bertault, dans la troisième partie de son livre le Bossuet « de l'amitié. »

S'il avait le cœur tendre, ainsi qu'on en trouve dans *Bossuet intime* d'assez variés et probants témoignages, Bossuet pourtant ne paraît pas avoir été bien expansif. On aime à voir se refléter la psychologie des grands hommes dans le cortège de leurs amis. Pour eux, ainsi que pour le commun des mortels, l'axiome populaire reste vrai, et son application à bon droit suggestive : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. » Les biographes sont attentifs à user de la ressource que leur offrent les couleurs complémentaires de l'amitié pour achever de mettre dans toute sa valeur la psychologie de leurs héros.

Ici, semble-t-il, rien de tel. On connaît assez bien la qualité et le nombre considérable des gens qui ont été en relations, même étroites, avec Bossuet : on n'y voit pas d'amis, au sens intime du mot. Est-ce donc que l'opinion populaire aurait raison, qui s'obstine à ne voir l'Aigle de Meaux que dans le lointain des hauteurs dont il fait son séjour préféré, dédaigneux des joies humaines de la terre, insensible aux emprises charmantes de l'amitié ?

M. Bertault s'applique longuement à donner à cette question, l'histoire en mains, la réponse négative qu'elle lui paraît mériter. Faute d'espace pour entrer dans les détails, nous ne pouvons que renvoyer à *Bossuet intime* le lecteur désireux d'étudier à fond ce point, particulièrement intéressant, de la psychologie de celui qu'il est convenu d'appeler, en un sens pratiquement quelque peu péjoratif, un grand penseur. Il y verra, par maintes circonstances de sa vie privée, comment, chez l'auteur du *Discours sur l'Histoire universelle* ou du *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même,* chez l'apologiste de la foi ou le controversiste du *Quiétisme,* la froide sécheresse de la raison n'a jamais atteint ni glacé les chaleureux mouvements du cœur. Bossuet a non seulement parlé en termes admirables, comme les grands moralistes de tous les temps, du rôle que jouent dans la vie les amitiés humaines, mais il a eu des amis, comme Jésus-Christ, comme nous tous, et s'il est souvent revenu sur les dangers des fausses amitiés, amitiés de fortune, amitiés mondaines, c'est qu'il connaissait par expérience le bienfait, la consolation et le réconfort qu'est pour l'homme le partage de ses joies et de ses peines avec des amis.

Et pourtant, si l'on met à part ses amitiés de famille (son frère, ses neveux, sa nièce, son secrétaire), qui sont d'un autre ordre, il reste toujours qu'on ne connaît pas d'amis intimes, de confidents de la raison et du cœur, à Bossuet. La limite, il est vrai, est assez difficile à préciser, qui sépare l'amitié banale et de surface, de ce vif attachement partagé qui fait ce qu'on appelle les vrais amis ; et il se pourrait que, dans le groupe des intimes de M. de Meaux, des amitiés discrètes se soient rencontrées, que n'auront su discerner ni ses contemporains, ni la postérité. Elles auraient été en tout cas certainement rares et à coup sûr peu expansives. Le problème reste donc : pourquoi cette carence d'amitiés dans la vie de Bossuet, dont mille détails révèlent par ailleurs la bonté communicative, la tendresse de cœur, la puissance d'affection ?

L'auteur de *Bossuet intime* quelque peu embar-

rassé — on le serait à moins — propose de cette anomalie deux explications que nous ne trouvons pour notre part, ni l'une ni l'autre, satisfaisantes.

Peut-être, d'après lui, Bossuet, dont on n'ignore pas certaines accointances de sympathie secrète pour le jansénisme, pour quelques notoires jansénistes au moins, a-t-il subi, de ce côté-là, l'influence des doctrines sévères qui interdisent à l'homme, comme dangereux pour son salut, les plaisirs de la nature, les délices de l'amitié.

Quoi qu'il en soit des « accointances, » pratiquement assez discutables de Bossuet avec le jansénisme, nous ne pensons pas du tout qu'il y ait lieu d'y recourir dans le cas présent, d'autant plus que Fénelon — et M. Bertault, qui s'en étonne un peu, est tout le premier à le constater — Fénelon tient exactement le même langage que Bossuet, sinon même parfois un langage plus sévère, à propos des amitiés humaines et de leurs dangers.

L'auteur de *Bossuet intime*, qui sent très bien ce qu'a d'insuffisant cette hypothèse, se croit obligé de conclure, en désespoir de cause, à la dureté exagérée de sa doctrine, à son « pessimisme. »

La pensée de Bossuet, il faut bien l'avouer, accorde des concessions au pessimisme. Hors de la foi, pas d'amitié sûre : « Celui qui n'aime pas Dieu, quoi qu'il dise et quoi qu'il promette, il n'aimera que lui-même ; et ainsi tout ce qu'il aura d'amour pour les autres ne peut jamais être ni pur ni sincère, ni enfin assez cordial pour qu'on s'y fie. » Il en va tout autrement lorsque « l'amitié est contractée au nom de Dieu et jurée pour ainsi dire entre ses mains. Tout s'y fait aux yeux de Celui qui voit dans le fond des cœurs, et sa vérité éternelle, fidèle caution de la foi donnée, garantit cette amitié sainte des changements infinis dont le temps et l'intérêt menacent toutes les autres. Un ami de cette sorte, fidèle à Dieu et aux hommes, est un trésor inestimable. »... L'amitié devient une application de la charité... En vertu de ce principe, l'humain et le sensible sont proscrits hors des frontières du cœur. (P. 86, 87).

Pessimisme, jansénisme, tout cela ? — Mais non ! C'est de la plus pure théologie évangélique et catholique. Le plaisir humain de l'amitié n'échappe pas plus qu'aucun autre à la loi profonde énoncée par S. Paul : *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite* (I Cor., x, 31). Il n'y a de proscrits du cœur chrétien que l'humain et le sensible qui absorbent totalement la tension affective de sa volonté, et n'y laissent aucune place à celui qui est son Créateur et son Rédempteur, sa Providence et son Maître, sa cause première et sa fin dernière.

Il est vrai qu'il y a progrès de perfection morale et sainteté grandissante à mesure que l'âme, pour faire plus large la part à Dieu, se vide davantage des affections naturelles. Mais celles-ci, tant que Dieu n'en est pas exclu, peuvent très légitimement rester en deçà « des frontières du cœur. » Bossuet, Fénelon et les théologiens n'entendent pas dire autre chose quand ils mettent les fidèles en garde contre le danger des voluptés humaines et sensibles, en particulier des amitiés qui, à la manière païenne, ne veulent être que purement humaines et sensibles.

Et voici, pour conclure, la solution de l'énigme. M. Bertault s'étonne qu'on ne trouve pas de « confidences » dans les lettres de Bossuet, et qu'il ne « laisse que très rarement percer des sentiments intimes » :

En parcourant les quatorze in-octavo de sa *Correspondance,* qui n'a pas été déçu de n'y pouvoir glaner de ces mots révélateurs où le fond du caractère se montre tout entier ? Bossuet ne cédait que peu à ce besoin de « communication » comme dit Montaigne, et d'épanchement. D'aucuns penseront sans doute que c'est là un aspect de sa force et de son génie. Mais la confidence à l'ami choisi étant la preuve qu'on a besoin de lui, c'est donc une présomption pour admettre que Bossuet se suffisait à lui-même. (P. 106).

Une présomption ? Non ! Une certitude. — Que Bossuet se suffisait à lui-même ? Non ! mais que Dieu lui suffisait. — C'est là un aspect de sa force et de son génie ? Non ! mais un aspect de sa foi ardente, de sa piété, de sa sainteté sacerdotale. Bossuet a été, avant tout, et en tout, le prêtre, l'historien, le chevalier, l'homme et l'ami de Dieu. Là est tout le secret de sa force et de son génie ; là, l'explication adéquate de sa conduite en ce qui concerne l'abstention et le bon usage des plaisirs humains d'ici-bas.

Un mot encore pour finir. Dans la IV^e^ et dernière partie de son livre M. Bertault étudie, avec une insistance à notre avis un peu trop appuyée, l'intimité des relations de Bossuet avec une de ses « dirigées, » M^me^ d'Albert. Il n'y a rien là qui modifie, telle qu'on la connaît déjà, la psychologie de Bossuet, rien à quoi il y ait lieu de nous arrêter. Notons seulement qu'il eût été prudent de prévenir le lecteur, comme nous le faisons ici, que cette M^me^ d'Albert était une « scrupuleuse » ; et voilà qui en dit long, aux gens avertis, sur les menus détails des conversations indéfiniment prolongées, des lettres indéfiniment répétées, voire des nécessaires familiarités, auxquelles le pauvre directeur, martyr de la charité, est obligé de se prêter, sous peine de compromettre l'œuvre de salut, extrêmement laborieuse, qui alors est en cause. Cette observation eût aidé le lecteur à ne point s'égarer dans l'interprétation psychologique assez particulière qu'appellent ces 45 pages (le tiers du volume) consacrées à « une amitié féminine de Bossuet. »

Au demeurant, *Bossuet intime,* malgré tout ce que l'auteur a ajouté de commentaires de son cru à la copieuse documentation des textes, est un livre intéressant, agréable à lire, qui, en dépit de ses petites médisances, d'ailleurs gentiment estompées, ne peut que contribuer à faire mieux connaître Bossuet, donc à le faire aimer davantage.